

A mon approche se remarque-là une forme d'extériorisation de cette absence en nous, comme si inconsciemment pour sentir, sans l'avoir pour de bon intellectualisé, que nous avons été éjecté par le réel en personne de sa sphère d'influence, à notre tour nous envisageons de l'éjecter de nous, très paradoxalement, de cette place qu'il n'occupe plus, d'où la nécessité incontournable de croire à cette manœuvre, non pour mesurer ses effets, mais pour se ranger à ces conséquences censées leur correspondre et auxquelles nous nous devons de donner corps, pour les avoir un tant soit peu sous les yeux.

Seulement ce recours réussit à nous piéger, en usant pour se faire d'une lucidité dans ce cas, par nous laissée aux vestiaires, cette même uniformisation tente maladroitement de prendre l'ascendant sur cette absence en nous, en adoptant ses manières, cette stratégie réussit à ce point que ce peu de nous en nous, par cet aplanissement réduit à rien quasiment à notre égard, ce peu d'être encore restant.

Ainsi celui-ci quasi dissout par ce procédé, se constate de manière mécanique une forme de déresponsabilisation très proportionnelle, puisqu'il faut être pour se sentir concerné.

Ce phénomène comme je l'ai déjà sous-entendu, s'avère constatable notamment lors des rassemblements de Nuremberg, dans les années 30, cette absence qui nous habite démontre en ces moments toute son influence, les individus ainsi alignés, ne manifestent plus la moindre singularité, plus encore et en priorité, il faut à ce moment croire de façon quasi irréversible aux thèses des nazis, pour échapper à cette réalité rattachée à ce même événement, disant, là aussi en requérant pour y parvenir les capacités de cette absence en nous, qu'il est nécessaire que des milliers d'hommes renoncent à être, pour que Hitler devienne au prorata de cette volonté, le personnage qu'il revendique.

Hitler pour se hisser à un tel niveau de reconnaissance, adopta un principe inverse à celui employé par l'église catholique.

J'ignore s'il consentit cette stratégie en connaissance de cause, j'aurais plutôt tendance à considérer que cet homme céda aveuglément à une méthode sans savoir avant de s'y abandonner à quoi elle était rattachée très exactement et l'épousa sans plus s'interroger à ce propos, motivé par les succès en l'occurrence engrangés, persuadé probablement que ses

victoires provenaient avant tout de sa personne, bien plus que du système auquel il se rangea.

L'église catholique elle joua de cette absence en nous, en la présentant à chacun et chacune comme une faute de départ, incompressible, se tenant en nous, nous conditionnant par cette lecture de nous, à nous méfier de ce que nous pouvions être.

Cette vigilance par répercussion, sans que nous nous en rendions compte, se reporta sur cette absence demeurant en nous, contribuant par cette prise de conscience orientée à ce que notre être se maintienne, autant qu'il soit possible.

Ce processus enclenché il ne resta plus à l'église qu'à dicter ces dix commandements, qui pour être tributaire de cette logique ne pouvaient être que dix interdits, cette confession ayant admis que ces mêmes empêchements généreraient en nous une forme de résistance, opposés ainsi à cette absence en nous et permettant le maintien en nous de ce peu d'être restant, tentant par ce procédé de lutter contre une dissolution de lui par définition inéluctable.